



Bulletin de la Société des Amis de Mongo Beti n° 31-32 - janvier-décembre 2018

Odile Tobner : Éditorial p.1 ;
Odile Tobner : *Pour Fabien Eboussi Boulaga* p. 2 ;
Mongo Beti : *Frantz Fanon deux ans avant sa mort*

L'année 2018 a été particulièrement funeste. Elle a vu la disparition, le 13 octobre, du plus important intellectuel camerounais en la personne du philosophe Fabien Eboussi Boulaga qui fut compagnon de toutes les actions de Mongo Beti au Cameroun, indéfectible participant des réunions à la Librairie des Peuples Noirs. La SAMBE, conjointement avec la famille, a organisé les cérémonies de l'inhumation. Le dimanche 7 octobre a été pollué par la reconduction toujours aussi frauduleuse du pouvoir de Biya. La commémoration en l'honneur de Mongo Beti a dû être remise aux 23 et 24 novembre.



Juillet 2014 pour les vingt ans de la librairie des Peuples Noirs, Yaoundé. Fabien Eboussi Boulaga au centre

Pour Fabien Eboussi Boulaga

Le 13 octobre 2018, à Yaoundé, Fabien Eboussi Boulaga nous a quittés à l'âge de 84 ans. Il laisse une œuvre philosophique capitale et le souvenir d'une personnalité hors du commun. Né au village de Yorro non loin de Bokito, à 27 km de Bafia, il est scolarisé au petit séminaire d'Akono puis, entre à la Compagnie de Jésus et enseigne deux ans au collège Liberman à Douala, dirigé alors par le Jésuite Meinrad Hegba. Il part ensuite en France faire des études supérieures à Lyon. Ordonné prêtre en 1969, il revient au Cameroun et enseigne la théologie au grand séminaire de Nkolbisson. C'est alors qu'il publie deux ouvrages majeurs : *La crise du Muntu* (1977) et *Christianisme sans fétiche* (1981), tous les deux à Présence Africaine. Ces ouvrages le mettent au premier rang du magistère philosophique mais le mettent aussi en conflit avec la hiérarchie ecclésiastique.

Réduit à l'état laïc en 1981, il est recruté en 1984 pour enseigner la philosophie à l'Université de Yaoundé. Au début des années 90, dans le grand mouvement de revendication politique qui se répand en Afrique francophone subsaharienne, le Cameroun est particulièrement touché par le mouvement « villes mortes », surtout à Douala et par le Parlement des étudiants à Yaoundé. La répression est féroce, faisant des centaines de morts parmi les citoyens et contraignant à l'exil les leaders du Parlement pourchassés. Eboussi présente et analyse ces revendications dans *Les conférences nationales en Afrique noire, une affaire à suivre*, (1993, Karthala). Il est l'objet alors de cabales sournoises et de lâches persécutions de la part des autorités universitaires inféodées à l'État-parti, qui le contraindront de quitter l'université de Yaoundé en 1994.

Il enseigne ensuite à l'UCAC (Université Catholique d'Afrique Centrale) et travaille au sein de la Friedrich Ebert Stiftung à Yaoundé pour laquelle il dirige des études en collaboration : *La démocratie à l'épreuve du tribalisme* (1995) ; *Lutte contre la corruption. Impossible est-il camerounais ?* (2002) ; *Les jeunes et la politique au Cameroun* (2012). En 1995 il fonde la revue *Terroirs*, dont chaque numéro est un événement dans le désert culturel et politique camerounais et qui paraît vaillamment grâce à son dévouement sans limite. Citons le n° 1-2 de l'année 2012, consacré aux intellectuels exemplaires Jean-Marc Ela et Séverin-Cécile Abega, trop tôt disparus. Il publie une somme politique sur le Cameroun : *La démocratie de transit au Cameroun* (1997, L'Harmattan). Il devient alors une figure essentielle de l'intellectualité critique, réduite à l'*underground* dans un environnement liberticide, avec Mongo Beti et quelques autres qui animent les débats dans la presse privée et les conférences confidentielles.

Fabien Eboussi Boulaga a porté très haut le flambeau de l'esprit dans un contexte où la pensée est méprisée et humiliée. Il est l'un des très rares à n'avoir jamais fait la moindre concession, sachant qu'il avait tout à y perdre, connaissant son prix, inaccessible au commun des mortels, celui de la sagesse authentique, qui se manifeste d'abord dans sa façon de vivre avec simplicité et générosité. Confronté aux soucis du quotidien auxquels l'exposait son choix d'une indépendance dont il fallait payer le prix, il a connu la dureté d'une condition de vie modeste qu'il a endurée héroïquement sans jamais exprimer la moindre amertume. Il combattait par l'humour d'un éternel sourire le désespoir que lui inspirait le spectacle du monde où il vivait, le Cameroun du chaos, de la corruption et de l'injustice. Nous n'oublierons jamais ses traits d'esprit, non les jeux d'une parole ostentatoire et oiseuse, mais la puissance du mot jetant une lueur dans les profondeurs de l'humain.

Odile Tobner

En février 1982, l'hebdomadaire Sans Frontière, journal de l'immigration en France, fondé en 1979 par l'abbé Louis Gallimardet¹ et par des militants du Mouvement des Travailleurs Arabes, publie un numéro spécial hors-série intitulé : Il y a vingt ans mourait Frantz Fanon, qui regroupe une vingtaine de témoignages, parmi lesquels celui de Mongo Beti, que nous reproduisons ici.

Frantz Fanon, deux ans avant sa mort.

La dernière fois que j'ai vu Frantz Fanon ce fut à Rome en 1959, lors du deuxième congrès des écrivains et artistes noirs organisé par « Présence Africaine » et la SAC (Société Africaine de Culture), mais entièrement financé par le gouvernement démocrate chrétien italien. La négritude revêtait la « robe prétexte » en quelque sorte sous les flons-flons du capitalisme. Loin d'être fêté, comment Frantz Fanon, représentant noir d'un FLN algérien engagé dans une lutte sans merci contre le colonialisme d'une puissance capitaliste occidentale, n'eût-il pas fait figure de vilain petit canard ?.

La contradiction se cristallisa bien vite autour d'une question, de protocole en apparence, mais chargée de symboles en réalité. Frantz Fanon monterait-il à la tribune pour lire lui-même sa communication, comme l'avaient fait avant lui les invités éminents ? Un veto du gouvernement français, transmis par le canal de son allié romain, bailleur de fonds de surcroît, s'y opposait, à en croire les organisateurs du congrès, des bourgeois francophones noirs très convenables, trop satisfaits de leur statut pour songer à faire la moindre peine au Général de Gaulle, désormais locataire de l'Élysée et futur grand décolonisateur de l'Afrique, comme chacun sait aujourd'hui.

Bref les Oncles Tom de « Présence Africaine » et de la SAC faisaient passer leur bonne entente avec le maître occidental avant leur solidarité avec un peuple frère en lutte pour sa libération sinon pour sa survie. C'était là comme une paraphrase vivante des thèses qui allaient bientôt rendre Fanon célèbre à travers le monde. Parmi les participants, dont j'étais, certains allaient se rappeler éternellement cette circonstance.

Le conflit, d'abord très feutré, c'est-à-dire maintenu dans la pénombre propice au concubinage honteux des bourgeoisies aliénées du Sud avec leurs homologues du Nord, faillit échapper aux écrivains et artistes noirs constituant la base du congrès, sensiblement plus jeunes que les dirigeants du congrès, de ce fait plus engagés, n'ayant pas encore de réussite à protéger ni de carrière à soigner. L'affaire ayant été à la fin éventée, cette base fit pression pour que Frantz Fanon parût lui-même à la tribune et lût sa communication, publiée depuis dans « Les damnés de la terre » (Éditions Maspéro, Paris, 1961)².

Quelle révolution que cette petite victoire, du moins au niveau des symboles ! Un noir, né aux Antilles françaises, était venu défendre, au milieu de noirs africains et américains, anglophones et francophones, les couleurs d'un mouvement révolutionnaire maghrébin. Contre la solidarité des opprimés, deux nations occidentales repues, la France gaulliste et l'Italie démocrate chrétienne, avaient eu pour réflexe la constitution d'un front commun. Quelle préfiguration de ces dernières décennies qui nous ont si bien familiarisés avec l'égoïsme et l'hypocrisie des nations du Nord ! Quelle illustration enfin de la prostitution de nos intelligentsias à nos maîtres occidentaux ! Vingt ans après nous n'avons pas fini de revivre ces noces de la honte.

1 - Louis Gallimardet, curé de l'église Saint Bernard de La Chapelle, 18ème arrondissement de Paris, dans le quartier de la Goutte d'or, décédé le 22 décembre 1980 à l'âge de soixante et un an, après avoir été renversé par une voiture, boulevard Barbès. En 1996 cette église donna asile pendant plusieurs mois à des sans-papiers. Cette occupation prit fin le 23 août 1996 par l'assaut violent ordonné par le ministre de l'intérieur Jean-Louis Debré.

2 - *Le leader politique considéré comme le représentant d'une culture.* Communication au deuxième Congrès des Ecrivains et Artistes noirs, Rome 1959, repris sous le titre *Sur la culture nationale*, dans *Les damnés de la terre*.

Deux ans après ce congrès, Frantz Fanon disparaissait prématurément³, alors que son message enflammait les jeunes intellectuels africains au grand dam des manipulateurs tout-puissants qui avaient résolu d'imposer à notre continent le corset d'un destin préfabriqué. Je me souviens qu'au quartier latin les noirs ne juraient que par Frantz Fanon. Ses ouvrages s'arrachaient. Pour mes congénères habituellement plutôt allergiques à la lecture, Frantz Fanon était devenu le Messie. Il semblait que la jeune intelligentsia africaine eût enfin découvert sa Bible et qu'elle ne s'en laisserait pas dépouiller. Cela dura à peu près jusqu'aux années soixante-dix. Il faut bien reconnaître qu'aujourd'hui Frantz Fanon est un peu oublié même des Africains. Que s'est-il donc passé ?

C'est finalement assez simple : la stratégie de la domination, si bien analysée par Frantz Fanon lui-même, a déployé ses deux techniques les plus traditionnelles et les plus efficaces. D'abord la répression a détruit les supports de diffusion de la pensée du plus grand Antillais francophone noir de l'histoire : sous Foccart et ses successeurs, les organisations estudiantines africaines ont été systématiquement démantelées, étouffées, interdites. Rentrés dans leurs pays respectifs, les jeunes militants intellectuels ont été broyés ou digérés par les dictatures dont les montreurs de marionnettes gaullistes ou néo-gaullistes tiraient les ficelles. Puis se sont déchaînés les idéologues du néocolonialisme spécialisés dans le dénigrement. Certains, tel Claude Wautier, l'auteur surnois de « l'Afrique des Africains », procédaient allusivement ; d'autres comme Albert Memmi, le nouveau porte-parole des ennemis des noirs, s'en prennent plus brutalement à celui que les colonisés considèrent comme leur Jean-Paul Sartre.

Frantz Fanon est donc honni en tant que prophète de la violence au moment même où l'intelligentsia germanopratinienne s'enthousiasme pour les guerilleros du Salvador ou de l'Afghanistan. Frantz Fanon est condamné en raison de ses vues utopiques, alors que la gauche française a les yeux de Chimène pour le Cid polonais Lech Walesa.

En réalité le crime de Frantz Fanon fut de dire crûment que, puisque aucun peuple asservi ne s'est jamais émancipé sans recourir à la violence, il est temps que les noirs aussi, enfin, recourent à la violence s'ils veulent se libérer définitivement d'un esclavage séculaire. Autrement dit, salvatrice pour les Salvadoriens et les Polonais blancs et chrétiens, la violence, pour les noirs, ne peut être que perversion, abomination et désolation.

Car enfin disons les choses telles qu'elles sont, c'est-à-dire à la manière de Frantz Fanon : la violence des noirs priverait les Français de bien des privilèges. Français et noirs ne sont-ils pas maîtres et domestiques, ou tout comme ?

J'ai assisté récemment à une manifestation culturelle des Antillais de la région de Rouen. Faisant le bilan élogieux de la littérature antillaise francophone, un orateur, d'ailleurs brillant, cita tout le monde, y compris des auteurs si médiocres que personne n'en avait jamais entendu parler ; mais il oublia Frantz Fanon. Des gens dans l'assistance s'étonnèrent de cet ostracisme ; le jeune orateur leur déclara alors avec une naïveté charmante : « *Frantz Fanon ? Voyons, ce n'est pas pareil. Fanon, c'est politique !* » - « *Tiens, tiens, tiens ! Fanon, c'est politique ? Et Voltaire ? Et ta sœur ?* »

Frantz Fanon reviendra, c'est certain.

Mongo Beti, Directeur de la revue « Peuples Noirs Peuples Africains »

Revue « Sans Frontière », Spécial Fanon – février 1982

3 - Frantz Fanon décédé le 6 décembre 1961 à l'hôpital de Bethesda, Maryland, USA, à trente six ans..

Société des amis de Mongo Beti SAMBE

Association sans but lucratif
% Librairie des Peuples Noirs B.P. 12405 Yaoundé Cameroun
Tél. (+237) 222 21 44 04 / 670 71 25 63/ 693 88 23 83 /
E-mail:sambe2003@gmail.com; librairiepeuplesnoirs@gmail.com
site internet : sambe-asso.org

Bulletin d'adhésion et de cotisation 2019

Nom : _____ Prénom : _____

Email : _____

Tél. : _____

Adresse: _____

Montant de l'adhésion : membre actif 10.000 FCFA, 15 Euros, 20\$ étudiant 2.000 FCFA, 8Euros, 10\$

Membre bienfaiteur :

Mode de règlement : espèces transfert express virement bancaire

Date :

Nom et signature de l'adhérent

Livres disponibles aux Éditions des Peuples Noirs

82 avenue de la porte des champs ; 76000 Rouen ; France ; e-mail contact@pn-editions.org ; tél. + 33 (0)235984735
et à la Librairie des Peuples Noirs

Montée SNI, immeuble Don Bosco ; Yaoundé ; Cameroun; e-mail librairiepeuplesnoirs@gmail.com

- Christiane Taubira, Henri Bangou, Auguste Armet et Aggée C. Lomo Myazhiom : Esclaves noirs, maîtres blancs, Homnisphères 20,00 €
 - Ambroise Kom : Mongo Beti parle, entretien. Homnisphères 18 €
 - Patrice Nganang : Manifeste d'une nouvelle littérature africaine, Homnisphères 18 €
 - Ambroise Kom : Remember Mongo Beti, Bayreuth African Studies 22€
 - René Philombe : Bedi Ngula, l'ancien maquisard, Bayreuth African Studies 22 €
 - Mongo Beti : Remember Ruben, Serpent à plumes 9 €
 - Mongo Beti : La ruine presque cocasse d'un polichinelle, Serpent à plumes 10 €
 - Philippe Bissek : Mongo Beti à Yaoundé, textes présentés par , éd. Des peuples Noirs, 25 €
 - Mongo Beti : Lettre ouverte aux Camerounais, éd. Des Peuples Noirs, 10 €
 - Mongo Beti : Mission terminée, éd. Des Peuples Noirs 16 €
 - Mongo Beti : Le roi miraculé, éd. Des Peuples Noirs 16 €
 - Mongo Beti : Perpétue, éd. Des Peuples Noirs 16 €
 - Ambroise Kom : Pour solde de tout compte, éd. Des Peuples Noirs 12 €
-